

San Francisco

À EN DEVENIR BABA...

Cette métropole aux multiples visages, bourgeoise, hippie, gay, latino... éparpillée sur les collines d'une baie unique au monde, étincelle sous le soleil ou se noie dans la brume. La séduction faite ville...

TEXTE DANIELLE TRAMARD - PHOTOS FRÉDÉRIC REGLAIN

Vus depuis le Mandarin Oriental Hôtel, trois amers de San Francisco sont ici réunis : au cœur du Financial district, la *Transamerica Pyramid* (1972), béton et acier antisismiques, sur Telegraph Hill la *Coit Tower* (1933), nommée d'après la femme qui l'a financée et, sur la mer, l'îlot d'Alcatraz, prison de 1862 à 1963, soit un siècle.



▲ La patine verte donne une gueule folle au *Sentinel Building* (1906) où, en 1972, Francis Ford Coppola a établi ses studios Zoetrope. ▼

Le visiteur suit du regard les voitures zigzaguant entre les massifs fleuris de Lombard Street, ainsi tracée pour couper la pente. ▼

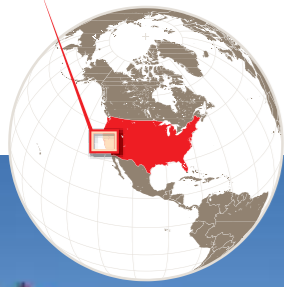


▲ La California Academy of Sciences (2008), de l'architecte Renzo Piano, abrite une forêt tropicale à l'intérieur d'une immense sphère.

Un *cable car* remonte la pente d'une colline. À l'avant et à l'arrière, les passagers sont assis latéralement. Entre eux, le *gripman*. ▼



San Francisco



FOULER LE PONT MYTHIQUE, ABSORBANT LA VUE QUE RIEN N'ENTRAVE, DU PACIFIQUE À LA VILLE BLANCHE



Le Golden Gate Bridge (1937) : 2,7 km de long, suspendu par des filins d'acier à deux tours de 227 mètres de haut pouvant résister à des vents de 160 km/h, s'élève à 62 mètres au-dessus des eaux glacées du Pacifique.

D'évidence, c'est une ville **bourgeoise**. L'« *old money* », vieilles fortunes accumulées par des dynasties qui contrôlent l'économie, Getty, Hearst, coexiste avec le « *new money* », fortunes récentes nées de l'explosion de la bulle informatique. L'« *old money* » colonise depuis des générations Pacific Heights, Belvedere ou Nob Hill. Le *new money* s'est établi au sud, à proximité de la Silicon Valley. Les dynasties de la côte ouest ont noué des liens avec celles de la côte est. Témoin Maria Shriver, une Kennedy, ex-épouse d'Arnold Schwarzenegger. Bourgeoise, San Francisco, la plus européenne des villes américaines, l'est par ses **demeures victoriennes**. Seize mille furent détruites entre les deux guerres. Assis sur la pelouse d'Alamo Square, où humains et gent canine folâtraient sur l'herbe verte, contemplez les six *Painted Ladies* alignées sur la pente du 716 Steiner Street. Six maisons

victoriennes aux couleurs tendres, escalier montant vers le porche à colonnes, *bow-windows*, fenêtres à crémaillère, fronton pointu. Ajoutez des décorations, éventail doré au-dessus de la porte, auvents sculptés sur la fenêtre en encorbellement, toupie à la pointe du toit et vous comprendrez pourquoi on les compare à de jolies femmes fardées...

Restez dans l'atmosphère à **Russian Hill**, très *posh*, et faites une pause au pied de **Lombard Street**, la plus jolie rue du monde. Une pente si raide que, pour que les voitures descendent sans danger, les ingénieurs imaginèrent des virages en épingle à cheveux. Les véhicules serpentent, enfouis dans la verdure, toit brillant affleurant parmi les massifs d'hortensias, les buissons bombés comme des coussins. La vitesse est limitée à 8 km/heure mais les automobiles font la queue et les flashes crépitent. Une formidable attraction... Continuez vers **Nob Hill** et ses belles demeures construites après la ruée vers l'or.

Chinatown, la plus grande communauté chinoise hors d'Asie. Rapide calcul : San Francisco compte 805 000 habitants et 160 000 Chinois. Chinatown a 40 000 habitants mais sa densité est telle que, si on l'appliquait au reste de la ville, la population de San Francisco s'élèverait à 3 millions ! Remarquez les *fu dogs* de pierre, mélange de chien et de lion, flanquant les entrées, le *Telephone Exchange* de 1912, style pagode, qui fonctionna jusqu'en 1949, les allées perpendiculaires aux rues, le temple Tin How gardée par une vieille Chinoise babillante et Chee Lung Tong, vénérable association chinoise où Sun Yat Sen descendait lors de ses séjours dans les années 1900.

Le **Golden Gate Bridge**, 3 kilomètres de long, peint d'une couleur appelée « orange international » et non pas rouge. Sa construction, de 1933 à 1937, fut une prouesse de l'ingénieur Joseph B. Strauss, à qui l'on doit plus de quatre

Le Japanese Tea Garden, ouvert dès 1894, est une enclave très fréquentée du Golden Gate Park.

Le bar-bibliothèque du Rex, hôtel ami des arts et des lettres, a puisé son inspiration dans le *New Yorker Magazine*.



REX HOTEL L'hôtel littéraire

Cet hôtel de caractère multiplie les références artistiques et littéraires. Témoins les chambres à mur vert olive, abat-jour dans les tons chauds d'un Matisse, pied de lampe en céramique façon Vallauris. Et tableau d'un homme assis, de dos. Il porte des lunettes et son visage est reflété dans la glace. À chaque étage, face à l'ascenseur, esquisse sur le mur. Et citation. Au 5^e, Steinbeck, sur San Francisco : « *A gold & white acropolis rising, wave on wave, against the blue Pacific sky* » : acropole blanche et dorée dont les collines se soulèvent en vagues sur le ciel bleu du Pacifique. Inspiré par le *New Yorker*, le bar bibliothèque a une âme. Une âme faite de livres à reliure rose fanée ou verte, de dessins humoristiques et de portraits de femmes des années 20 ou 30. Un abat-jour déroule *La Danse*, de Matisse, un autre semble avoir été dessiné par Cocteau. Jusqu'au bar qui s'enthousiasme avec Robert Louis Stevenson : « *Wine is bottled poetry* » : le vin, de la poésie en bouteille...



Japanese Tea Garden CHARME ET POÉSIE

Lanternes de pierre, petits ponts, *torii*, pagode, étang tranquille... ce jardin est un enchantement. Conçu en 1894 comme village japonais pour une exposition internationale, il donne une vision nippone de la nature. Érables à feuilles délicatement découpées, soulignées de brun, *wis-térias* – la glycine japonaise –, bambous, séquoias, pins noirs, pins parasol, ombragent les jardins. Jardin zen au gravier ratissé, jardin de mousse, jardin enfoui autour d'un petit lac... Un écureuil se réfugie sous un fourré, un pont tambour bombe son dos aux marches hautes que seuls les bambins peuvent escalader. Et un Bouddha en bronze, yeux mi-clos, donne sa paix.

LE CABLE CAR, TIRÉ PAR UN CÂBLE SOUTERRAIN EN HAUT DE COLLINES QUI GRIMPENT VERS LE CIEL OU TOMBENT DANS L'OcéAN

MANDARIN ORIENTAL Si asiatique et pourtant américain

Fidèle à ses racines orientales que le voyageur sait trouver chez lui, le Mandarin en multiplie les références. Une copie d'une statue ancienne de Guanyin, incarnation chinoise de la compassion, accueille le visiteur. Dragon rouge serpentant sur console noire, meubles en acajou à fermoir de cuivre, tête de lit à motif circulaire, symbole d'éternité, prédominance du rouge, l'opulence, et du doré. Le feng shui a présidé à l'aménagement des chambres : murs au ton cannelle, variateur de lumière, lit surélevé pour jouir de la vue en position allongée. Car, des baies, la vue s'étend sur la ville. L'hôte cherche ses icônes et les trouve : trait lointain sur l'eau, le Golden Gate, Coit Tower, Transamerica Pyramid, Alcatraz... À la différence d'autres Mandarin Oriental, celui-ci séduit par son caractère intime. Il tient, dès la réception, au plafond peu élevé qui concentre sur le décor sans opprimer. Ainsi le MO Bar, vibrant, chaleureux où, pour un verre ou une collation légère, l'hôte aime à s'attarder.



Cable Car Museum UN SIÈCLE DE SERVICE

La visite se déroule dans une forte odeur d'huile de machine et le grondement des câbles qui tournent, actionnés par huit grandes roues correspondant aux quatre lignes en service. Vérification sur l'une des voitures rampant sur la colline. À la manœuvre, deux hommes. Le *gripman*, main gantée sur la manette qui pince (*grip*) le câble pour arrêter le wagon, puis le relâche pour le faire avancer. Debout à l'avant, entre les banquettes latérales où se serrent les passagers, il donne, jovial, le signal du départ en tirant une corde. Au sommet de la côte, il passe à l'arrière où la disposition des sièges est identique. Son assistant s'assure que la voie est libre.

cents ponts, assisté de l'ingénieur Charles Alton Ellis pour les calculs qui tiennent compte des risques sismiques. Les deux « tours », de 227 mètres de hauteur, soit un immeuble de 65 étages, doivent résister à des marées puissantes et à des vents soufflant à 160 km/heure, qui peuvent balancer le centre du tablier sur 6,40 mètres. Regarder une embarcation à la verticale du pont peut donner le vertige et l'on se cramponne au bastingage d'autant que le vent souffle fort, abaissant la température. Celui qui se présente en tenue légère grelotte au milieu du pont...

Northbeach, l'un des plus anciens quartiers de SF, italien, avec ses rues pentues débouchant sur le ciel, où gronde le murmure des câbles souterrains tirant un *cable car* que l'on ne voit pas encore... En son cœur, **Sentinel Building** (1906) évoque le Flatiron (1902) à New York. Une gueule folle : six étages, une tourelle d'angle, en cuivre vert de gris, stores en bois à demi baissés devant les fenêtres. Depuis 1972, Francis Ford Coppola y a établi ses Zoetrope Studios. Le *cable car*, wagon hissé depuis 1873 par un câble souterrain en haut de ces collines qui débouchent sur le ciel ou tombent dans l'océan. Un maire voulut les supprimer : il fut remercié !

Haight Ashbury, noms d'un banquier et d'un politicien, où s'épanouit la contre-culture hippie du *Flower Power*. Le groupe de rock *Grateful Dead*, fondé ici en 1963, vécut au 710 Ashbury. Maisons victoriennes, certaines classées ou surmontées d'un *False Front*, simple fronton. Alliance détonante de cafés, boutiques de mode, surplus affichant lunettes de motard sur casquettes militaires, magasins ethniques ou vintage, mélange de hip-hop, de rock, jeune et branché, dans les odeurs d'herbe, de joint flottant sur le trottoir. Vieux baba cool sur le retour, barbe et cheveux gris, jeunes filles en jupe longue, anneaux

Le musée et centre opérationnel des *cable cars* : les câbles tournant autour des roues hissent les petits wagons au sommet des collines.

La célèbre forteresse d'Alcatraz, sur l'îlot éponyme, prison de haute sécurité d'où il était quasiment impossible de s'échapper.



Un véhicule ancien transporte des voyageurs à travers le quartier chinois. Notez le chapeau relevé des réverbères, en forme de pagode.



ALCATRAZ — Un « rocher » de haute sécurité

Altière dans ses hauts murs, cette citadelle fut prison militaire de 1862 à 1934 quand le terrible patron du FBI, John Edgar Hoover, en fit une prison de haute sécurité. Elle abrita quelques-uns des prisonniers les plus durs et les plus célèbres des États-Unis. Sur une île au large de San Francisco, dans un cadre idyllique. À l'extérieur. Car l'intérieur était froid, humide, et le vent soufflait fort... Cellules de 1,50 m sur 3, avec lit, planche pour s'asseoir et lavabo. Nourriture saine et goûteuse pour éviter les révoltes au réfectoire, endroit dangereux entre tous. Certains faisaient du crochet. Le garde passait entre les barreaux les livres de la bibliothèque à ceux qui en empruntaient. Des velléités de s'échapper ? La côte est à 2,5 kilo-

mètres, forts courants, eau glaciale... Autrement dit, tentative désespérée, vouée à l'échec. En 1946, trois détenus ont tenté leur chance. En vain semble-t-il. La bonne conduite donnait la possibilité de travailler à l'extérieur de cette prison dont les frais de fonctionnement étaient les plus élevés des USA. Aussi fut-elle fermée sur ordre de Robert Kennedy, alors ministre de la Justice. En trente ans, mille cinq cents hommes y sont passés. Son plus célèbre prisonnier fut Al Capone, incarcéré de 1934 à 1939 non pour ses meurtres mais pour évasion fiscale... Le 21 mars 1963, le dernier détenu quittait le rocher. La prison employait cent hommes, une cinquantaine avec leur famille. C'est ainsi qu'Ernest Lageson,

auteur de plusieurs livres de souvenirs sur Alcatraz, avait dix ans à son arrivée, en 1941. « *Nous avons habité sur le rocher jusqu'en 1943. Je voyais tous les jours les prisonniers au travail. Jardiniers – les plates-bandes étaient très bien entretenues –, charpentiers, balayant les chemins, vidant les ordures, nettoyant les quais. En fait, j'en ai connu certains par leur nom. Tous les six mois, il y avait une arrivée de prisonniers.* » Il confesse aussi : « *C'était un endroit super pour les enfants. Ils allaient à l'école à San Francisco.* » Car ce lieu idyllique, répétons-le, où des volontaires souriantes arrachent les mauvaises herbes, fleuri, aéré, bercé par le cri des goélands, offre une vue sans égale sur la baie.



▲ Sur Haight Street, deux jambes font office d'enseigne pour une boutique de déguisements.

Le jour de la Gay Pride, en juin, deux homosexuels traversent une rue de Castro, le quartier gay de San Francisco. ▼



▲ De l'autre côté du pont, Sausalito, coquettes *house-boats* sur l'eau, rues-pontons à fleurs et plantes en pots, déborde de charme et de poésie.

Les *murals*, murs peints, sont une constante de la ville, surtout dans le quartier de Mission. Ici le long de Balmy Alley. ▼



AU FAIRMONT, ORSON WELLES VENU PRÉSENTER *CITIZEN KANE* CROISA WILLIAM HEARST, L'HOMME DE PRESSE QU'IL MALMENA



Le hall d'entrée du Fairmont ouvre sur la Laurel Court. L'hôtel fut inauguré en 1903, un an après le tremblement de terre.

dans le nez. Les vitrines affichent un désir de différence, de distanciation. La Cannabis Company vend de l'herbe sur ordonnance. Puis voici la pente raide de Masonic Street, maisons victoriennes à fronton, porche à colonnes. Des chaussures suspendues par leur lacet au fil électrique au-dessus de la rue signifient : dealer à proximité... Par contraste, **Buena Vista Park**, à côté de Haight, embaume la lavande et les buissons fleuris de vives couleurs.

Mission, le quartier latino, effacé. Pourtant, devant cette modeste église, tout a commencé. En 1776, les Espagnols établissent un fort, le **Presidio**, et une petite église en adobe, Mission San Francisco de Asis qui deviendra Mission Dolores, prenant le nom d'une crique. À côté, une basilique de même nom s'éleva par la suite. Non loin de là s'étend le **Mission Dolores Park**, étendue verdoyante et paisible, idéale pour un pique-nique.

En 1846, le commodore J.B. Montgomery, en guerre contre le Mexique, revendique la ville naissante pour les États-Unis. Son nom est abrégé en San Francisco. Et, en 1848, coup de tonnerre ! Des pépites jaunes brillent au fond d'une crique. C'est la ruée vers l'or. La ville ne cessera plus de s'étendre. Des chevaux tirent les voitures en haut des collines jusqu'à ce que, en 1873, de petits wagons, les célèbres *cable cars*, les remplacent sur les hauteurs abruptes de Nob et Russian Hills. En 1906, catastrophe : un tremblement de terre ébranle la ville et un terrible incendie s'ensuit.

Les gratte-ciel firent une apparition tardive et contestée : certains se plaignent d'une « Manhattanisation » de leur ville ! Viendront les hippies dans les années 1967, un nouveau tremblement de terre en 1989 et de nouvelles mesures antisismiques. La révolution Internet apporte la prospérité à une frange entreprenante de la population et à la ville. Voici les jardins de Yerba

Au SF Moma, *California Artist* (1982), de Robert Arneson, autoportrait en céramique.

Babaji dans le jardin de Sonoma. Venu aux États-Unis à dix-neuf ans, il enseigne yoga et méditation.

SF MOMA — Architecture et art contemporains

San Francisco, la plus européenne des villes américaines, a fait appel à deux architectes italiens, Gae Aulenti pour l'Asian Art Museum et Renzo Piano pour l'Academy of Science mais aussi à Mario Botta pour le SF Moma, le musée d'art moderne de San Francisco. Le Suisse a réalisé là une œuvre complexe, savante, une construction géométrique élaborée. Imaginez un atrium au sol alternant parallèles en granit gris, non poli, et granit noir, poli. Ces parallèles se poursuivent et se rétrécissent en parfaite continuité vers le premier niveau d'où des piliers s'élèvent vers le deuxième et le troisième, blancs, dominés par une coupole qui se transforme, à l'extérieur, en cercle incliné vers le ciel, reprenant les mêmes parallèles.

Un mobile de Calder plane sur l'atrium et deux grandes peintures, faussement naïves, directement tracées à l'acrylique sur ses murs, flanquent l'entrée monumentale. L'auteur de ces deux œuvres, l'Afro-Américain Kerry James Marshall, a représenté à sa manière Monticello et Mount Vernon, résidences de deux présidents des États-Unis, Thomas Jefferson et George Washington. À sa manière, c'est-à-dire mettant à l'honneur les esclaves, grands oubliés de l'iconographie officielle. Il faut un regard attentif pour les distinguer, dans l'ombre des présidents et dans les eaux derrière Mount Vernon puis, se prenant au jeu, l'on constate que les pointillés esquissent les travailleurs des plantations.

Les collections maintenant. Des peintres aussi divers que Braque, Picasso, Matisse, Morandi, Brancusi (*La Négresse blonde*, 1926), Mondrian, Paul Klee, le modernisme latino-américain de Frida Kahlo et de son époux, Diego Rivera (*The Flower Carrier*, 1931), Marcel Duchamp l'iconoclaste, les Surréalistes avec Chirico, Dalí, Yves Tanguy, Max Ernst ou Joan Miro, l'inclassable Magritte, Jackson Pollock, le Pop Art avec Andy Warhol, Roy Lichtenstein (*La Cathédrale de Rouen*, 1969) et Jasper Johns : il n'est rien de l'art contemporain qui lui soit étranger et chacun retrouvera ses bonheurs ou ses détestations. Avant de terminer, ou commencer, par un buste de Robert Arneson, *California Artist* (1982).



FAIRMONT Rendez-vous avec l'Histoire

Le Fairmont fut inauguré en 1907, un an après le grand tremblement de terre et l'incendie qui détruisit San Francisco dans les flammes. Le hall d'entrée, grandiose, donne le ton. C'est ici qu'officia, dans les années 1970, le premier concierge des États-Unis. Une note placée dans chaque chambre expliquait son rôle. Dans un ascenseur se rencontrèrent deux géants, Orson Welles venu présenter *Citizen Kane*, et William R. Hearst, le magnat de la presse qu'il malmena. Le second ne desserra pas les lèvres. Les chambres ? Dans celle-ci, *Le Cirque*, murs peints à fresque où caracolent des chevaux. Dans celle-là c'est une mappemonde qui se déroule sur les murs. Mais c'est loin des regards, au dernier étage, que l'Histoire nous donne rendez-vous. Dans la Penthouse, salle de jeux à billard, salle à manger, salon à tapis que l'on dirait de la Savonnerie et, inédite, une bibliothèque ronde, à galerie, tapissée de livres sur deux niveaux, mobilier d'origine, où fut préparée, en 1945, la Charte de l'ONU...



Ashram CULTIVER UN JARDIN

C'est ainsi : il est des êtres que la réussite matérielle ne comble pas. Babaji, ainsi l'appellent ses disciples, étudie à Bénarès, aux États-Unis, monte une affaire, s'enrichit, retourne en Inde et rencontre un saint homme. « *Baba, je suis insatisfait. - Aussi longtemps que tu vivras pour toi-même, tu ne trouveras pas le bonheur.* » Il lui donne un mantra, l'incite à méditer « *pour se relier à son être intérieur* ». Le jeune homme laisse tout, enseigne le yoga, reçoit un terrain à Sonoma dont il fait un jardin biologique. On vient y faire retraite, le cultiver et trouver, par la méditation et le yoga, la paix que le bien-être californien ne peut donner.

BOURGEOISE, SAN FRANCISCO, LA PLUS EUROPÉENNE DES VILLES AMÉRICAINES, L'EST PAR SES DEMEURES VICTORIENNES

LA FOLIE Un pur aux fourneaux

Le chef Roland Passot, cinquante-cinq ans, épouse américaine, ouvre en 1988 sa Folie. Quand sort le Michelin, le chef gagne son étoile. Issu de la tradition culinaire lyonnaise, il évolue. « *Ma cuisine est inspirée de mes racines françaises, à base de produits locaux de haute qualité et de saison.* » Il a pris des cours de cuisine moléculaire « *pour m'éduquer, savoir comment employer de nouvelles techniques qui ne détruisent pas le goût : une fraise doit avoir le parfum et le goût d'une fraise. Quand on dévie, on veut être magicien...* » Et cette règle d'or de Paul Bocuse : « *Il n'y a qu'une cuisine, c'est la bonne.* » Il précise : « *Le plus important, c'est la simplicité. Le goût du lapin, du vin blanc, du thym, du romarin, ce doit être dans l'assiette et donner quelque chose d'exceptionnel dont nos hôtes se souviendront. Il faut être bon de l'amuse-bouche aux petits fours.* » Confirmation à table, son frère Georges, sommelier, servant vins français et de la côte Pacifique.



Walt Disney Family Museum
IL ÉTAIT UNE FOIS
LE CARTOON

Du talent, Walter Elia Disney en eut à revendre. Une mise en scène animée de David Rockwell déroule les phases de la vie de cet homme prolifique, parmi coupes et Oscars dont un prix d'honneur au festival de Cannes, en 1947, et murs tapissés de photos. Ses ancêtres émigrèrent de Normandie en Irlande, où il naît en 1901. Il commence à écrire des contes de fées à Chicago, arrive à Hollywood en 1923 avec 40 \$ en poche. En 1928, naît *Mickey Mouse* suivi de *Blanche-Neige*, *Pinocchio*, *Peter Pan* (1953)... L'idée germe en lui d'un « parc d'amusement ». Ce sera Disneyland. Il meurt le 15 décembre 1966, dix jours après son soixante-cinquième anniversaire.

Buena, le musée d'Art moderne, le AT&T Park, la réouverture, dans le Golden Gate Park, du De Young Museum en 2005, de la California Academy of Sciences en 2008.

En 1967, suite au *Summer of Love*, l'Été de l'Amour, le quartier de **Castro** devient le point de ralliement de la communauté gay. Les feux de la rampe se braquent à nouveau sur le district lorsque, en 2008, sort le film sur Harvey Milk, militant homosexuel pour les droits de sa communauté et superviseur de la ville, assassiné en 1978. De l'autre côté du pont, gagner **Sausalito**, errance de charme, poétique, au fil de house-boats, bateaux devenus maisons sur l'eau. Des rues comme des pontons, où règne le silence car il n'y a pas de voitures, bordées de toutes les plantes, les fleurs de la création, jaillissant de pots, de jarres, de paniers, arrosées par des propriétaires heureux de vivre dans ce petit paradis et qui ne quitteraient pas leurs modestes demeures pour tout l'or du monde. Pas même pour **Tiburon**, banlieue très chère et très chic, qui lui succède.

Final en beauté à **Baker Beach**, où les gays exhibent leur peau dénudée, blanche, brune ou noire. Revenir par le Golden Gate Trail, sentier des douaniers, et fouler au pied le pont mythique dans le vent et le roulement des voitures, absorbant la vue que rien n'entrave, des lointains du Pacifique noyés dans la brume lumineuse rasant l'eau au moutonnement de la ville blanche sous le soleil ; embrassant du regard la baie où oscillent des dizaines de voiliers penchés sur l'azur, Alcatraz sur son bout de rocher, les porte-conteneurs, les bateaux de pêche traînant un sillage d'écume derrière eux. Puis, pris d'une impulsion soudaine, cramponnée au rail orange sous les bourrasques de vent, se pencher sur le parapet, à la verticale de l'océan, 67 mètres plus bas.

Vidéo de Walt Disney dans le musée qui lui est consacré.

Une partie du vignoble de Spring Mountain. Au fond, la maison XVIII^e où ont lieu les dégustations.



Les *Painted Ladies* d'Alamo Square, six maisons victoriennes côte à côte depuis quelque cent vingt ans. En subsistent 15 000 environ à San Francisco.



NAPA VALLEY — Des vins très formatés

La Napa Valley était une campagne paisible quand, vers 1860, les missionnaires introduisirent la vigne en Californie du Sud, puis du Nord. Leur raisin n'était pas très bon, aussi importèrent-ils d'autres variétés, pratiquant le « *field blend* », le mélange de cépages pour un même vignoble. À leur tour, les Européens voulurent recréer le style de vie qui était le leur, cultivant des cépages qui prospéraient sous ce climat méditerranéen : cabernet sauvignon, merlot en provenance de Bordeaux, pinot noir bourguignon pour les rouges et, pour les blancs, chardonnay. Élever du vin est un processus qui demande du temps. « *Les Californiens n'ont pas l'expérience des Français. En revanche, la Napa Valley se spécialise*

en bordeaux, qui réussit et se vend bien », constate Brian Geiser, de Five Grapes, société de distribution de grands vins français et californiens. Ici, pas de variations de température, comme en France, et le goût des Californiens est plus consistant, plus aseptisé, bien qu'ils manipulent le vin. Du fait du climat, le raisin ne manque pas de sucre. En revanche ils font monter le taux d'acidité.

Bel exemple de réussite, Spring Mountain, un domaine historique prospère. Depuis 1990, le nouveau propriétaire a amélioré la qualité de la vigne, en consacrant une partie au raisin biologique et même biodynamique. Il a investi, ne ménageant pas ses efforts pour produire des vins de qualité : sauvignon

blanc et chardonnay pour les blancs, cabernet sauvignon, merlot et syrah pour les rouges. Elivette est sa marque de prestige. La dégustation se fait dans une maison XVIII^e, au milieu d'un magnifique jardin.

La Napa Valley produit 4 % des vins californiens. « *Une petite quantité mais une valeur élevée* », estime Brian Geiser. Les Californiens ont tendance à préférer leurs vins, à la différence de la côte Est où les vins français, qui voyagent moins longtemps et sont donc moins chers, sont appréciés. Pour le vigneron français, faire du vin s'apparente à un art. En Californie, la production est formatée. Pour ces outsiders, coût de production et marketing traduisent « *une vision différente des choses* ».